

Article sélectionné dans
la matinale du 19/04/2016 [Découvrir l'application](http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e) (<http://ad.apsalar.com/api/v1/ad?re=0&st=359392885034&h=5bf9bea2436da250146b6e585542f4e74c75620e>)

« En sciences, les différences hommes-femmes méritent mieux que des caricatures »

LE MONDE SCIENCE ET TECHNO | 18.04.2016 à 18h57 • Mis à jour le 19.04.2016 à 09h52

Les mythes scientifiques sont toujours néfastes à la connaissance, mais il existe des domaines où le citoyen qui souhaite s'informer aura bien du mal à trouver autre chose que des caricatures. Tel est le cas des différences entre hommes et femmes. Alors que les scientifiques sont arrivés sur les grandes lignes à un réel consensus et discutent surtout de l'interprétation à donner à des faits bien établis, le champ médiatique donne à voir une tout autre histoire... Les scientifiques seraient divisés entre ceux qui affirment une différence biologique radicale et irréductible entre femmes et hommes et ceux qui démontreraient au contraire une absence totale de différence.

Les ouvrages de John Gray – *Les hommes viennent de Mars, les femmes viennent de Vénus*, *Mars et Vénus sous la couette*, etc. (J'ai lu) – présentent une première caricature : un tableau où hommes et femmes n'ont presque rien de commun, où les hommes sont tous agressifs, directs, ambitieux, et les femmes douces, romantiques et bordéliques.

Le spectacle *Tale of Two Brains* (« L'histoire des deux cerveaux », en DVD) de l'Américain Mark Gungor est du même tonneau : Gungor y présente un cerveau masculin composé de cases bien rangées et sans contact les unes avec les autres, alors que le cerveau féminin serait un entrelacs inextricable de connexions improbables. Le public de Gungor est hilare, et il est difficile de savoir si c'est parce qu'il prend le spectacle au second degré, ou parce qu'il s'y reconnaît. Ce qui est certain, c'est qu'une partie des lecteurs de Gray pensent avoir accès à des résultats scientifiques quand ils ne lisent qu'une fable.

Le mythe des hommes et des femmes radicalement différents ne convainc pas dans les milieux universitaires ou « intellectuels ». Mais ces milieux ont développé leur propre mythe, porté par d'autres figures. Et parce que ce mythe est transmis par des personnes qui peuvent influencer les directions que prend la recherche, il est au final plus sournoisement destructeur qu'il n'y paraît. Selon cette autre caricature, toute différence entre hommes et femmes provient nécessairement et entièrement d'une différence de traitement culturel, sauf peut-être la présence, ou non, d'un pénis pour lequel un certain chromosome et quelques hormones pourraient avoir une influence.

Ce qui est biologique n'est pas inexorable

Chez l'humain, seule exception parmi toutes les espèces animales, l'action des chromosomes et hormones sexuels se limiterait aux caractères primaires et secondaires du même nom. Cette caricature poursuit un objectif louable : contrer le sexisme en prétendant qu'hommes et femmes sont par nature parfaitement identiques au niveau cérébral et psychologique. Mais l'idée même qu'elle est bénéfique repose sur plusieurs erreurs.

D'abord, accepter avec les spécialistes qu'il existe des différences statistiques (parfois modestes et spécifiques) entre hommes et femmes n'est pas dire que chaque homme ou femme correspond à un « type » particulier. Par exemple, il est bien établi que les hommes sont en moyenne plus grands que les femmes, mais cela n'est évidemment pas applicable à chaque homme et chaque femme en particulier.

La sourde inquiétude que toute différence soit systématiquement en défaveur des femmes n'est pas

justifiée non plus : les garçons sont plus touchés par le retard mental et sont plus agressifs que les filles en moyenne, par exemple.

Enfin, la crainte que toute différence de fait entre hommes et femmes pourrait justifier une discrimination sexiste est encore une erreur : ce qui est naturel n'est pas nécessairement bon, et ce qui est biologique n'est pas inexorable. C'est aux citoyens de décider des comportements et des modes d'organisation de la société souhaitables, y compris si cela doit aller à l'encontre de nos prédispositions biologiques.

Opposition injustifiable entre le génétique et le culturel

Certains auteurs comme Lise Eliot, Daphna Joel ou, en France, Catherine Vidal, présentent la plasticité cérébrale (le fait que le cerveau se modifie en permanence sous l'effet de l'environnement ou de l'expérience) comme la preuve que rien n'est déterminé. C'est évidemment un paralogisme : la force musculaire est aussi très plastique et extrêmement dépendante de l'entraînement. Il n'en reste pas moins que la championne du monde d'haltérophilie, même si elle soulève des dizaines de kilos de plus que la quasi-totalité de la population mondiale, reste 127 kg en dessous du record masculin.

Autre argument irrecevable : les cerveaux des hommes et des femmes seraient de toute manière « indiscernables ». Cette affirmation est vraie si l'on parle de comparer les cerveaux individuellement à l'œil nu. Mais le poids est déjà une indication. Des noyaux que l'on peut voir au microscope, tout comme des analyses sophistiquées à l'IRM, permettent de les différencier un peu mieux. Et au niveau moléculaire, on peut à coup sûr différencier un cerveau féminin d'un cerveau masculin avec les chromosomes sexuels (XY pour le mâle et XX pour la femelle).

Dans le même ordre d'idées, on voit des confusions ou des oppositions qui aident à faire passer le message caricatural d'une indifférenciation totale. Confusion entre une différence de traitement (le sexisme qui est condamnable) et des différences statistiques de fait (qui ne sont pas du sexisme – de toute évidence les faits ne peuvent se plier à nos idéaux).

Opposition injustifiable entre le génétique (supposé irréductible et fixe) et le culturel (supposé malléable). Opposition absurde entre le corps d'un côté (seul lieu d'une différenciation sexuelle) et l'esprit de l'autre. On aurait donc à choisir d'adhérer soit à l'idée d'une différence radicale entre les sexes, rejoignant la cohorte des conservateurs moisis, soit à celle d'une indifférenciation totale, embrassant la voie de l'éthique et du progrès.

Mythe de l'indifférenciation

La vision véhiculée par John Gray est fautive, et dangereuse pour cette raison. La vision d'une parfaite identité entre hommes et femmes est elle aussi dangereuse. Des médecins et des chercheurs militent depuis des années pour que soient prises en compte les différences entre hommes et femmes, car certaines maladies ont des manifestations dissemblables selon les sexes et devraient être étudiées et traitées en conséquence. Or, les médicaments sont le plus souvent testés majoritairement sur des mâles (humains et non-humains). En conséquence, la médecine est mieux adaptée aux hommes qu'aux femmes, et cela en partie à cause du présupposé faux d'une parfaite identité.

La science montre des différences statistiques cérébrales et psychologiques subtiles et localisées entre hommes et femmes, vraies seulement en moyenne. Les tentatives pour expliquer ces différences par des effets purement sociaux se sont soldées par des semi-échecs : il est prouvé que la culture intervient, mais elle n'arrive pas à expliquer l'ensemble des observations (par exemple, pourquoi certaines différences sont d'autant plus grandes que la culture environnante est égalitaire ?).

Il est tout aussi absurde de faire de ces petites disparités des frontières hermétiques en affirmant une absolue séparation des sexes que de les nier ou de prétendre qu'elles s'expliquent parfaitement par l'existence d'une culture sexiste (par ailleurs bien réelle). Ce n'est pas seulement faux : ce

mythe de l'indifférenciation est sans doute en partie la cause de la quinzaine d'années de retard que la France accuse par rapport au reste de la communauté médicale européenne eu égard au développement d'une médecine (dont la psychiatrie) adaptée à chacun.

Il est temps de comprendre que la recherche de la vérité n'est pas un frein au développement de la morale et aux progrès de la justice, bien au contraire. Il est temps de comprendre que les scientifiques qui trouvent des différences ne justifient en aucun cas la discrimination.

Par un collectif

Peggy Sastre, docteur en philosophie des sciences, auteur et journaliste ; **Nicolas Gauvrit**, chercheur en psychologie cognitive, agrégé de mathématiques ; **Claudine Junien**, professeur émérite de génétique, membre de l'Académie de médecine ; **Franck Ramus**, directeur de recherche au CNRS ; **Magali Lavielle-Guida**, docteur en psychologie ; **Jacques Balthazart**, docteur en biologie, professeur émérite, université de Liège, Belgique ; **Elena Pasquinelli**, chercheuse en sciences cognitives ; Michel Raymond, directeur de recherche au CNRS ; **Charlotte Faurie**, chargée de recherches, université de Montpellier-II.
